

BORIS GEISER

La Douce Torpeur

Roman

"Mais c'est incroyable ... on marche sur la tête. On ne bosse plus pour les clients, mais seulement pour les actionnaires."

Confession d'un cadre, n°2 d'un grand groupe multinational

www.borisgeiser.com

Le site internet vous permettra des découvertes :

- Les contrepèteries décodées
- Les voitures, motos, shishiga, avion, bateau
- Écouter la playlist de la musique évoquée
- Indices concernant les noms de personnages
- Explications sur les choix de dates
- Diverses significations ou allusions décodées
- Correspondre avec les principaux personnages et l'auteur.

Couverture & image par Boris geiser © 2021
© Boris Geiser Manuscrit déposé en 2018

ISBN 979-10-359-1507-0

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

SUBJECTIF PRÉSENT

PROLOGUE

Mars 2009.

Siège social du groupe industriel Keyvalor, Paris, France.

Le président du groupe industriel avait demandé à son assistante d'attendre le détective privé au poste d'entrée du parking fermé pour qu'il n'ait pas à décliner son identité ni à la sécurité ni à l'accueil. Elle fut à la fois décontenancée, mais sûre que ça ne pouvait être que lui lorsqu'elle vit la vieille voiture de collection verte s'avancer devant la barrière de sécurité. Le détective lui proposa de monter à bord pour se rendre au parking, ce qu'elle déclina en lui indiquant de garer sa voiture à la place indiquée "emplacement réservé". Il s'agissait de l'un des trois emplacements attitrés au président.

Mai 2009.

Port de Bandol, Toulon, France

Le capitaine de la SNSM venait d'accoster avec son équipage. La mission de secours s'était avérée étrange. Une mer calme à quelques miles de Bandol. Un voilier à la dérive, et pas n'importe quel bateau, un Imoca 60, nommé Distant Ship, immatriculé à Chypre. Des plaisanciers les avaient prévenus. Ils avaient vu un homme à bord, inanimé. Peut-être mort. Seul. Immédiatement dépêché sur les lieux, l'équipage de la vedette SNSM ne put que constater qu'il ne s'agissait pas d'un naufrage, que rien ne révélait un classique accident sur bateau. Au vu de quelques indices, le capitaine appela la gendarmerie maritime de la base aéronavale de Hyères et organisa le remorquage vers le port de Bandol.

Juin 2009.

Montagne Belledonne, Grenoble, France

Depuis la terrasse de son chalet, Henri suivait la progression du randonneur qui disparaissait puis réapparaissait au gré du relief. Il se savait invisible, caché par quelques cèdres qui lui laissaient juste une lucarne sur le sentier qui grimpait vers chez lui, puis se prolongeait bien au-dessus. Parfois c'était quelqu'un qui venait le visiter en se promenant. L'accès en voiture était si accidenté et tortueux qu'il fallait autant de temps qu'à pieds pour grimper jusque chez lui. Il prit ses jumelles. Il crut reconnaître l'homme. Si c'était lui, ça faisait bien au moins quinze ans qu'il ne l'avait pas revu.

PREMIÈRE PARTIE

1

Juin 2009

Montagne Belledonne, Grenoble, France

Henri

- Eh l' marcheur !
- Milo sursauta. Qui l'interpellait ? Il se retourna, pensant avoir été talonné par un promeneur sans l'avoir remarqué. Pourtant il s'était arrêté quelques fois pour mesurer le parcours effectué, avec une visibilité suffisante sur le dénivelé pour repérer quelqu'un à sa suite. Au rythme qui l'avait amené jusque là, le randonneur devait monter à un train d'enfer pour avoir rattrapé l'écart si vite.
- Ho l'ami ! ben ça ! Qu'est-ce tu dis ?!

Milo se retourna sur lui-même, la voix venait de sa gauche. Un homme au visage hâlé, tignasse blanche très garnie, arborait un grand sourire. Il s'avavançait d'un pas énergique, surgissant de nulle part au milieu de la prairie. Derrière une paire de lunettes de vue, deux yeux bleus pétillants accentuaient l'enthousiasme qu'exprimait ce visage allumé. Sans doute le connaissait-il. Il faudrait adopter l'attitude adéquate.

- De Gu¹ ! J'te vois monter comme un chamois depuis la combe, où vas-tu ?

Milo fut rassuré, si l'homme l'avait reconnu, il l'aurait sûrement appelé par son nom. Il arbora un sourire bienveillant :

- Je me promène. J'avais l'intention d'aller au moins jusqu'au Pas de la Mine, casser la croute près du lac et redescendre ou me balader par là-bas.
- C'est pas bon aujourd'hui là-haut ! le tança monsieur De Gu levant le doigt et continuant de s'approcher
- Ah ?

1 juron familial dauphinois

Scrutant les parois rocheuses d'un air exprimant à la fois l'inquiétude, la déception et un brin de tristesse, Milo marqua un temps de silence.

L'homme s'arrêta et s'appuya sur son bâton de bois.

— La roche est pourrie. Ça débaroule de partout depuis hier avec la pluie de ces derniers jours. Tiens, écoute, ça dégringole encore.

Milo tendait l'oreille et observait la montagne en suivant le doigt du vieux. Puis d'un sourire qui signifiait l'abdication :

— J'avoue que j'étais en train de me poser la question en voyant le mauvais temps s'approcher. Il m'avait semblé que la météo annonçait un changement plus tardif.

— J'ai l'habitude de scruter avec mes yeux et mes oreilles. Je la surveille cette montagne ! C'est que je n'ai pas envie qu'un bloc de trois tonnes vienne m'écraser les orteils dans ma chaumière nom De Gu ! en ponctuant sa remarque par éclat de rire sec un peu jaune, qui ne cachait rien de son inquiétude. C'est le réchauffement climatique. Le glacier fond, les rochers se libèrent à sec.

— Vous habitez par là ? Interrogea Milo, surpris, et ne soupçonnant aucune maison dans ces parages reliés par aucune route à sa connaissance.

Le vieil homme afficha un rictus d'interloqué, perplexe même, très vite masqué par un sourire d'étonnement bienveillant.

— Oui. Suis bien caché ! Je crèche dans un chalet, là, juste derrière les arbres.

Il montrait un bosquet de cèdres à quelque deux cent mètres dans la direction d'où il avait surgi.

— Bon. Vous me conseillez de faire demi-tour ? s'inquiéta Milo sur une inflexion de ton plutôt fataliste.

Le vieux demeura interdit un moment, comme encombré de mille questions.

— Ah oui. Là, c'est pas prudent aujourd'hui. Tu sais la montagne, quand elle se fâche, elle peut nous foutre de sacrées fessées si on est trop présomptueux !

Il avait répondu avec un ton et une expression de visage sincères, qui contrastaient singulièrement avec son attitude joviale, légère et pleine d'allant, et en tous cas inadéquate à l'interrogation de Milo. Une fraction de seconde, il s'était même glissé un hâle de profondeur, de douceur et

de tendresse triste sur ce visage de montagnard rugueux et typiquement grillé par le reflet du soleil sur les glaciers. Il observait Milo, pensif, dont le regard balayait les pans rocheux. Le randonneur faisait maintenant la lippe d'un enfant à la fois amusé et embarrassé d'avoir peut-être compris. Une de ces expressions qu'on arbore par économie de mots lorsqu'on souhaite dédramatiser et se faire absoudre une parole un peu tranchante. Milo haussa les épaules, lâcha un souffle de résignation affichant une mine qui frisait l'amertume.

- On va se prendre un coup de blanc de Savoie avec un saucisson sec. Viens donc ! lança-t-il en se dirigeant vers la prairie, sans laisser de choix à Milo qui le suivit.

Le vieux avançait d'un pas assuré en zigzaguant pour éviter de coucher l'herbe, sans un mot. Milo marchait à sa gauche, légèrement en retrait en respectant son mutisme. Monsieur De Gu lançait quelques regards graves en direction de la montagne, progressant le visage fermé. Milo qui l'observa d'un coup d'œil sur sa droite remarqua même un éclat d'humidité dans les yeux qui fixaient le bosquet. Il sentait que le Monsieur De Gu ne devait pas avoir le penchant de convier n'importe quel étranger de passage, à brûle-pourpoint. Il était à deux doigts de décliner son invitation pour un prétexte qu'il ne réussissait pas à inventer. Le vieux regrettait-il son invite spontanée ? Non, c'était sûrement l'habitude montagnarde du grimpeur qui a définitivement pris le réflexe du mutisme pour économiser son souffle dès que les jambes se mettent en marche. Milo appréciait ces taiseux.

C'était un vieux chalet en fuste de mélèze cramponné à une pente assez forte. Les volets au bois guilloché apportaient un peu de fantaisie à cette bâtisse imposante. La moitié de la façade au rez-de-chaussée, sous l'encorbellement de l'étage, était recouverte par des bûches de chauffage parfaitement calibrées, serrées et ajustées au point qu'on aurait pu croire à une simple décoration. Une table en chêne d'une épaisseur à dissuader tout changement de place s'abritait sous le balcon.

Henri devait avoir autour des soixante dix ans. Son regard vif aux yeux bleus perçants, sa tignasse fournie d'un blanc régulier rangée comme une crinière de lion, sa prestance et sa mobilité empêchaient de le qualifier de vieillard, quoi qu'il en dise par coquetterie.

Rien n'indiquait dans l'attitude de Milo qu'il ait reconnu Henri. Ce dernier crut un moment faire erreur sur la personne. Après tout il n'avait pas revu Milo depuis plus de quinze ans. Cependant il avait finalement éliminé tout doute sur son identité. Mais, par pudeur, par finesse, il n'avait pas jugé bon d'exprimer quoi que ce soit. Pourtant il avait vite compris que Milo n'était pas dans son état normal. De plus, outre la ressemblance, un détail ne pouvait le tromper : il portait le même sac Millet que sur le tour des Annapurna. Accrochés sur les montants du sac à dos : deux bâtons télescopiques de ski rouge fluo qu'il connaissait bien. C'est lui-même qui avait amené Milo au « Vieux campeur » à Grenoble pour s'équiper avant le trek.

Intrigué par l'indifférence de Milo et fidèle à son instinct protecteur tout animal, il l'avait invité à son chalet. Les menaces d'éboulements sur la partie haute de la randonnée, la probabilité d'un orage à venir... Henri doutait qu'il fût prudent de continuer la balade. Ce détournement lui permettait ainsi de protéger Milo de tout accident, et le faire renoncer avant que le mauvais temps se déclare.

Lorsque Milo entra dans le chalet, il se sentit immédiatement détendu. La pièce principale, vaste, faisait office de salle à manger. Un amas de cordes d'escalade attendait probablement un tri, sur la table gigantesque et massive, placée non loin d'une grosse cheminée rustique dans laquelle pendait une marmite qui avait plus l'allure d'un ustensile en service que d'une décoration. Voyant le regard de Milo étonné passant de la table à l'âtre, Henri s'amusa à se justifier :

— Je vis seul, mais j'ai régulièrement une armée de montagnards à rassasier soit avant de grimper, soit au retour d'une course. Et la marmite, eh bien tu vois, j'ai trouvé ça pratique pour cuisiner. Je mets tout dedans et ça mijote tout le temps que nous taquinons le rocher !!

Milo esquissa un sourire silencieux en hochant une approbation teintée d'amusement et d'admiration.

La pièce s'enfonçait derrière une séparation faite d'anciennes mangeoires d'étables. Milo se pencha pour voir derrière et découvrit une sorte de dortoir où s'alignait une bonne dizaine de couchages côte à côte et face à face, comme dans les refuges de montagne. Il termina son regard panoramique en direction d'une porte ouverte sous une basse voûte et s'approcha.

— Une chapelle ! ? s'exclama-t-il à voix basse comme s'il se parlait à lui-même. Il interrogea Henri du regard. Lequel lui fit signe qu'il l'invitait à satisfaire sa curiosité et de s'y engager.

Le chalet avait absorbé une ancienne chapelle. L'autel de pierre miroitait de verts, bleus et rouges, reflets du soleil filtré par un vitrail. À peine transformé, il faisait office de bureau sur lequel s'étaient un sous-main, quelques cahiers, un dictionnaire des synonymes, un gros Petit Robert, un vieux plumier, un ordinateur, un joli calice près d'une bouteille de blanc de Savoie et d'une bouteille d'eau, un Opinel surveillé par un saucisson sec bien entamé. Milo ne put s'empêcher de ricaner de plaisir en découvrant que face au bureau, cinq rangées de vieilles chaises feignaient de laisser penser que de pieux pratiquants venaient écouter la messe d'un curé moderne et studieux. Mais un projecteur orienté vers le fond de la nef justifiait une assemblée possible de spectateurs. Des cordes, sacs, piolets étaient pendus à des patères sur les murs qui avaient dû autrefois accrocher les tableaux représentant le traditionnel chemin de croix dans les églises catholiques.

— Allez, viens, nous allons nous installer dehors. La pluie n'est pas encore là. Profitons-en.

Milo attardait son regard sur une mitre d'évêque mitée, juchée d'un gros casque audio hi-fi, posée sur un prie-Dieu.

— Astucieux, lâcha-t-il en souriant. Le casque est bien calé entre les deux pointes.

— Tu rigoles ! C'est mon chapeau quand il fait froid ! J'aime bien écrire en écoutant de la musique, rétorqua Henri d'un gloussement narquois.

Alors que la discussion aussi légère, anodine, que décousue meublait tant bien que mal la collation, saucisson-sec-vin-blanc, Henri se demandait déjà comment il pourrait se renseigner sur ce qui arrivait à Milo. Il n'avait aucun contact ni avec la famille ni avec d'éventuels amis de Milo.

Tout lui faisait penser à une sorte d'amnésie, et il se dit qu'il appellerait Lulu. Lucien Montaiguille, un vieux pote de montagne officiant au CHU de Grenoble qui avait le titre de Professeur. Professeur de quoi ? Ah ça... ! C'est pas sur une verticale ou en se retrouvant le soir en bivouac qu'on déclinait longuement son CV. Ce genre d'étiquettes sociales n'intéressait guère Henri, ni Lulu d'ailleurs. Escalader. Philosophier.

Parler de bons bouquins ou d'histoire de l'alpinisme. Et surtout se taire en regardant les étendues minérales occupait plus l'esprit de ces valeureux grimpeurs. Se taire d'admiration ou de fatigue. Parfois c'était dur. D'autres fois c'était la limite finale de la vie qu'ils avaient frôlée. Mieux valait ne rien dire, ne rien penser. Le principal était d'être resté sauf. Oui, c'est ça, il devait appeler Lulu.

Mai 2009

Port de Bandol, Toulon, France

Gendarmerie maritime

L'Imoca 60, un voilier nommé "Distant Ship" devait faire l'objet d'une enquête après qu'on y ait découvert, seul, le corps inanimé d'un homme, au large de Bandol. L'imposant navire était désormais calé à sec.

René Fruchard organisait le stockage des bateaux de plaisance sur la zone portuaire, qu'il s'agisse d'hivernages ou de travaux à opérer sur gréements de toutes sortes. Équipé de lunettes aux verres épais, le valeureux gardien des cales sèches arborait un air constamment jovial et étonné. De taille moyenne, la cinquantaine. Son crâne bien dégarni était recouvert de longues mèches de cheveux blonds et blancs qui partaient de quelques centimètres au-dessus de l'oreille à bâbord et tentaient tant bien que mal de rejoindre la même ligne de flottaison au-dessus de l'oreille à tribord. En réalité, les coups de brise fréquents sur le port rendaient la bataille difficile pour contrôler la rébellion des houppettes qui parfois se dressaient de vingt bons centimètres à la verticale au point de lui donner une allure d'Iroquois étonné. Par grand vent, ces mèches dissidentes gitaient avec peu de grâce sur bâbord comme si le scalp s'était subitement décalotté, en surplomb de son air jovial ébahi.

Ce jour-là, vent calme. Il attendait solennellement l'équipe d'enquêteurs de la gendarmerie maritime de la base aéronavale de Hyères lorsqu'il vit arriver le véhicule et en sortir les deux gendarmes. Il se précipita à leur rencontre.

— Bonjour Capitaine !

— Alors il est où ce rafiot ? lança Julien Corneloup, capitaine chargé de l'enquête et visiblement pressé. Il ne s'arrêta même pas pour saluer Fruchard qui emboîta le pas immédiatement.

— On l'a mis au fond de l'aire de carénage. Vos collègues arrivent pour poser les scellés, alors on s'est dit qu'il allait prendre la poussière un moment, n'est-ce pas ? suggéra-t-il joyeusement.

— Possible, grommela le capitaine.

Plutôt grand, lunettes dotées verres photochromiques fumés, le capitaine Corneloup marchait d'un pas pressé et cadencé, levant haut ses genoux qui semblaient remonter plus que naturellement, comme tirés par des élastiques invisibles attachés à la ceinture de son pantalon hissé fièrement bien au-dessus de la guibre de son grand slip Petit Bateau. À moins qu'il se fût agi d'un de ces automatismes gardés depuis les entraînements répétés de parades militaires, et qui surgissent comme un réflexe de Pavlov à l'occasion du démarrage d'une mission importante. Il fallait encore marquer l'autorité.

Fruchard tenait à guider ses hôtes, et avançait en balançant les bras en quinconce comme pris lui aussi par la frénésie d'un défilé militaire, obligé d'allonger la foulée pour ne pas céder un pouce de terrain au capitaine Corneloup avantagé par sa taille qui dépassait celles des deux accompagnants d'un bon képi. Derrière, le lieutenant Stefan Bernik suivait les deux hommes de tête par succession de petits sprints aux pas serrés, comme animé d'une volonté farouche de maintenir une émeraude² entre les fesses, prenant un soin religieux à ce qu'elle ne tombât point.

Lorsqu'ils arrivèrent face au bateau, le lieutenant Bernik expira un souffle de satisfaction, arborant un large sourire un peu niais cramponné à son cartable à bout de bras, les deux mains rejointes sur la poignée.

Corneloup se retourna vers lui, remontant inutilement sa ceinture déjà bien haute. Avançant sa bouche sous sa fine moustache à la Clark Gable, comme pour se régaler d'avance d'un bon mot, la mine fûtée, avec un sourire de blagueur rangé sur le côté, il préparait avec délectation sa contrepèterie du jour. S'adressant à René Fruchard, en hochant la tête en direction du lieutenant Bernik :

- Notre jeune ami récemment arrivé à Bandol vient de se marier, vous savez ! Puis se retournant vers le lieutenant qui opinait du chef sans se départir de son sourire jobard approbateur. C'est bien beau de faire le marié, Bernik, encore faut-il arriver à Bandol !
- Puis s'accrochant à sa ceinture, de lâcher un éclat de rire, se perdant dans les fréquences aiguës les plus improbables, laissa ses deux spectateurs, l'un la bouche en O, l'autre le sourire figé en forme de tilde comme un arrêt sur image.

2 Symbole notoire de la force et du bonheur intérieur.

- Ils n'ont pas compris, ça fait rien, marmotta Corneloup d'un air résigné en grim pant l'échelle pour aller inspecter le bateau. Allez, au travail !

Fruchard et Bernik échangèrent un regard perplexe en haussant les épaules puis suivirent le capitaine. Après une bonne demi-heure d'inspection et de clichés photographiques artistiquement réalisés par le lieutenant arborant diverses positions, toutes plus affriolantes les unes que les autres, le capitaine posa le pied sur un siège du bateau. Il plastronna ainsi face au photographe devant un tas d'objets mis sous sacs plastiques, tel un chasseur fier de sa proie.

- Maigre butin ! Quelques guenilles entachées de sang. Un peu de bouffe. Des poubelles pleines. Et des clopes. Avec ça..., finit-il par dire en abaissant subitement d'un ton le début de sa déclaration partie sur l'air de la fanfaronnade.
- Bernik, vous allez faire analyser ces tissus ensanglantés au labo. Et envoyez des photos de ces paquets de cigarettes à l'ambassade de Grèce pour confirmer leur provenance.

Il s'agissait de la deuxième inspection, la première s'étant réalisée à bord assez succinctement lors de l'opération de secours avant que le corps inanimé ne soit rapidement évacué vers l'hôpital par hélitreuillage. En regardant sa montre, il s'amusa du coup d'œil envieux de Fruchard.

- Eh, mais oui c'est une Rolex Seg & Lah cher monsieur. C'est la moins ruineuse, mais ayant passé les cinquante ans, je me suis offert ce cadeau dont je rêvais depuis longtemps !

Puis arborant une mine de regret en forme d'autodérision.

- Comme quoi... même après cinquante ans on peut avoir des réflexes d'idiot.

Il se saisit du sachet transparent qui renfermait les paquets de cigarettes et sacs de nourriture, et en adressant le clin d'œil de celui qui s'y connaît à Fruchard. Il montra du doigt les textes.

- C'est de l'écriture grecque ! Le voilier est immatriculé à Chypre, ça, on le sait. Mais notre homme est probablement grec, semble-t-il, ou il vient de Grèce.

Cependant, la réaction de l'ambassade grecque était parvenue à la gendarmerie très rapidement. Un diplomate avait adressé un mail doublé

d'un courrier officiel se limitant strictement à répondre que les clichés des objets n'attestaient en aucun cas une provenance de Grèce. Il avait mentionné que d'après le fichier informatisé, aucun ressortissant grec signalé disparu ne correspondait à la photo de la personne retrouvée inanimée sur le bateau.

Le diplomate s'était fendu d'un appel téléphonique au capitaine, fier d'apporter quelque contribution si elle pouvait lui être utile.

— Capitaine, il ne s'agit pas de grec, mais d'écrits cyrilliques sur les paquets de cigarettes. C'est du russe ! Quant aux paquets de nourriture, sur les étiquettes on reconnaît du grec, du grec chypriote, du turc chypriote et de l'anglais.

Sur ce, il s'était attardé à expliquer que le cyrillique se nourrissait néanmoins de racines grecques. Cette langue de l'ancien slave, avait été mise au point par un prêtre orthodoxe du prénom de Cyrille et ses assistants dont un nommé Clément d'Ohrid. Enfin, cela datait de l'année 1063, afin notamment de traduire des écrits religieux orthodoxes grecs pour les Slaves à la demande du tsar Michael III situé à l'époque dans une région correspondant à la Bulgarie actuelle.

— Oh ! très intéressant s'était extasié le capitaine Corneloup.

— Le diplomate, encouragé par la curiosité d'esprit de l'éveillé Corneloup avait poursuivi l'étalage de sa culture sur la Russie en diffusant des informations somme toute profitables à l'enquête.

— Par ailleurs, sachez que, pour être allé en Russie plusieurs fois, j'ai eu le plaisir de goûter à ces cigarettes russes Mackintosh. Il s'agit d'une marque russe à consonance anglo-saxonne de la compagnie Pogarskaya. Mais à ma connaissance, seulement vendue en Russie. Ces cigarettes sont tout à fait exceptionnelles. C'est un mélange de trois tabacs fins, Kentucky, Burley et Virginia. Elles dégagent un arôme de tabac authentique avec des notes de Xérès, de pruneaux et de fruits secs, qui réjouissent les fumeurs de très bons tabacs naturels. Ce n'est pas tout ! Vous savez quoi ? Les feuilles de tabac sont travaillées pendant quatre ans, puis amalgamées, elles reposent ensuite trois mois dans des anciens tonneaux venus d'Espagne où a été stocké le Xeres, ce fameux vin produit à Jerez de la Frontera en Andalousie. Certains l'appellent aussi Sherry. Et vous avez remarqué la boîte métallique chromée et brossée ? Une classe et une qualité incroyable n'est-ce pas ? Et je ne sais si c'est un indice pour vous, mais ce paquet coûte sept à neuf fois le paquet de Malboro en

Russie... Autant vous dire que ce n'est pas le russe moyen, qui peut se permettre un tel achat. Avez-vous ouvert la grande boîte métallique noire et or ? Il s'agit probablement des fameux papirossi, de la marque Bogatyri. Ça veut dire Chevalier en russe. Ce sont des cigarettes rendues très populaires par Staline à l'époque soviétique. Vous aurez l'impression au premier coup d'œil de grosses et longues cigarettes avec filtre. Que nenni ! La partie blanche est un cylindre cartonné vide. La portion longue comme un filtre contient le tabac. Donc on prend le tube dans la bouche, en l'écrasant à l'horizontale à son extrémité pour le pincer entre les lèvres, puis au milieu du tube, on l'aplatit à la verticale pour tenir la cigarette entre les doigts. Typique vestige de l'époque soviétique. Le reste des paquets plus ordinaires sont russes, également. Voilà Capitaine, si cela a pu vous aider. À votre service !

Le capitaine avait raccroché, abasourdi. Il se sentait à la fois un peu plus cultivé, mais aussi un peu plus nul que jamais en langues étrangères. Embarrassé de constater qu'il était allé un peu trop vite en besogne pour la piste grecque. Après un tel exposé, il se dit que l'homme inanimé ferait bien d'être consulté par un tabacologue, mais ne trouva pas de contrepèterie sur ce sujet. Il avait fallu de suite en référer au colonel Jean-Henri Lasserre qui supervisait l'enquête.

- Mon colonel, j'ai de nouvelles informations à propos du bateau "Distant Ship"
- Moi aussi, ça tombe bien, je viens de croiser Bernik qui sort du labo. Il va passer vous voir. Ils ont trouvé un numéro de téléphone sur un bout de papier dans un paquet de cigarettes. Un 06. Avec des chances qu'il soit français, puisqu'il est précédé d'un +33. Dites-moi, qu'avez-vous de neuf ?
- C'est le gars de l'ambassade. Il m'a téléphoné. Il pense que c'est du russe, sur tous les emballages. Ce n'est pas du grec.
- Très bien. Et donc ?
- Et donc il ne faut pas chercher du côté de la Grèce, mon colonel.
- De toute évidence Corneloup. Mais, la lettre de l'ambassade nous l'annonçait déjà. Par ailleurs Bernik a fouillé les poubelles du bateau et a conclu que toute la nourriture et l'eau avaient été achetées à Chypre. Quant à chercher vers la Russie à partir de paquets de

cigarettes, ou même à Chypre... Voyons plutôt ce que donne ce numéro de téléphone.

Corneloup rompait les rangs lorsque le colonel l'interpella. Le capitaine moustachu se figea, les épaules remontées, un pied à peine posé. Il se retourna à cent quatre-vingts degrés d'un geste tout militaire, talons serrés en fin de rotation. Oui mon colonel ?

— Vous ou Bernik allez donc aussi faire un tour à l'hôpital dès que possible, histoire d'échanger des nouvelles à propos de notre homme du bateau.

Le capitaine Corneloup avait rapidement traité la première urgence. Plusieurs appels sur le 06 n'avaient rien donné immédiatement. Non seulement personne ne décrochait au bout de ce numéro, mais le répondeur se résumait à un bruit de raccrochage de téléphone, sans rien d'autre. Il avait alors laissé un message sur la boîte vocale, en déclinant son grade, son nom, l'adresse de la gendarmerie, sa ligne directe, en expliquant qu'il fallait rappeler à propos d'une enquête portant sur un navire nommé " Distant Ship " .

Le lendemain à 14 heures 07.

— Allo, je veux parler au capitaine Corneloup

— C'est bien moi, à qui ai-je l'honneur ?

— Vous m'avez laissé un message à propos d'un bateau « Distant Ship » . C'est quoi le rapport avec moi ?

— Eh bien, dans ce bateau, on a trouvé votre numéro écrit sur un bout de papier glissé dans un paquet de cigarettes russes, et un homme inanimé. Il attendit la réaction. Mais rien.

— Allo ? Allo ?

Le temps de ce long silence, le capitaine crut que la communication avait été coupée.

— Et alors ? reprit soudain la voix féminine teintée d'un étrange et très léger accent étranger.

— Alors il faut que je vous rencontre. Nous sommes à la gendarmerie maritime de la base aéronavale de Hyères. Vous êtes de quel coin, car...

— Près de Grenoble coupa la voix exotique.

- Ah. Donc avec mon lieutenant, nous pourrions prendre la route tranquillement après-demain. Nous roulerions la matinée et nous pourrions vous retrouver à la gendarmerie de Grenoble après le déjeuner vers 15 heures.
- Vous êtes là cet après-midi jusqu'à quelle heure ?
- Heu, c'est à dire... je finis à 19 h aujourd'hui
- OK j'ai votre adresse.

Et cette fois c'est sûr, on avait raccroché. Stupéfait, il regarda néanmoins son combiné de téléphone d'un air surpris, presque outré.

Il se ressaisit au bout de quelques secondes, ruminant l'idée que cette nana lui avait raccroché au nez. Doutant soudain. Peut-être la communication avait-elle été coupée involontairement. Puis enfin, il se dit qu'aucun rendez-vous n'avait été fixé et qu'il n'avait même pas eu le temps de demander le nom de la fille.

Il reprit le téléphone, rappela le numéro. Rien. Personne. Et ce bruit de raccrochage. Il se frotta le menton d'un air perplexe. Il n'aimait pas ça. Il tenterait à nouveau coup de fil après avoir traité sa paperasserie.

À 17 h 04, l'agent d'accueil avertissait le capitaine. « Une jeune fille pour vous. Elle dit que vous voulez la voir, je vous l'envoie ?

- Heu. Oui ?

Mars 2009

Siège social de Keyvalor, Paris, France

Carvalho, détective privé

Son père qui avait fait HEC n'avait aucun humour. Pourtant, dès qu'il fût marié, il acheta un téléviseur pour tromper l'ennui et se passionna pour le duo comique Laurel et Hardy. Aussi, lorsque sa femme qui s'ennuyait également, lui demanda un enfant plutôt qu'une télévision neuve, ils firent naître un garçon qu'ils prénommèrent Olivier en l'honneur de Oliver Hardy en qui ils reconnaissaient une allure au style élégant quoiqu'il arrive. Olivier Carvalho devint effectivement un homme soucieux de son apparence, de bon goût, élégant en toutes circonstances. Tous ses costumes deux pièces, trois pièces, cuisine, campagne, ou de plongée sous-marine, ainsi que ses chaussures, se distinguaient par ces marques réservées aux connaisseurs. L'atteinte d'un certain niveau d'expertise exigeait d'expliquer toutes les techniques de fabrication et de qualité avec humilité. La bienséance, de rigueur, considérait malséant d'évoquer le prix, qui à lui seul permettait de garantir qu'on ne pouvait pas se tromper. Être trompé relevait du possible, se tromper : jamais.

— Qu'on s'entende bien Carvalho, vous avez carte blanche pour régler cette affaire, le forfait-jours de la mission est éventuellement extensible. Je vous remercie de me prévenir de toute difficulté, et toute rallonge, si nécessaire. Vous savez comme chaque euro ou chaque dollar constitue le flux de nos ressources, précisa-t-il, relevant menton et sourcils à la manière d'un instituteur rappelant les usages du subjonctif présent à l'élite de sa classe. Vous envoyez frais et factures chaque quinzaine et je le répète, je ne souhaite pas que cette affaire s'ébruite. Il s'agit cependant d'un investissement à terme, puisqu'il est question de notre avenir et de notre sécurité. Je vous le redis, rien n'est tangible dans cette histoire. Il y a eu cette grève et ce raffut médiatique. Puis elle s'est interrompue brusquement. Elle s'est arrêtée sans aucune négociation. Le comportement des personnels a soudainement changé. Certes, j'ai profité de la présence du cabinet Copler & Yansen en mission chez

nous pour apaiser les tensions sous prétexte d'une volonté de tout améliorer dans l'entreprise. Mais sans nier leur talent qui n'est plus à présenter, ce ne sont pas quelques experts qui ont pu mettre fin à cette grève et transformer la culture ou la façon d'être des salariés ni des cadres. Des consultants, il y en a en permanence dans cette boîte ! À la production, il règne désormais une ambiance de solidarité à tous les étages de la hiérarchie. On s'entre-aide. Hmm... Je me demande ce qu'il va advenir de l'émulation que nous avons instaurée par la compétition interne ! Nos équipes qualité sont sollicitées de partout. Du reste, ce zèle de perfection entraîne des retards de livraison. Au niveau commercial, on assiste à un engouement de formations comme jamais nous avons eu. C'est bien... mais en attendant, on signe moins de prises de commandes. Enfin, je ne vais pas vous dérouler à nouveau ce qui fait l'objet de mes suspicions, mais il se passe des choses étranges. Je suis bien conscient de ne pas savoir vous le décrire précisément.

S'interrompant quelques instants, il se pencha vers son bureau, s'appuya sur ses coudes, et joignant les doigts de ses deux mains sous sa lèvre inférieure, il inclina sa tête légèrement sur le côté. Son regard dans le vide reflétait une sincère inquiétude. Sur un ton en dessous :

— Je le sens, c'est tout. Et ce qui me préoccupe, c'est qu'il n'y a ni grogne ni rien d'exprimé ouvertement. Et ce silence qui s'installe brusquement quand j'arrive quelque part... ! Même chez les cadres, hein, Carvallo ! Marmottant, il répéta en hochant la tête — même chez les cadres.

Enfin, comme en se ressaisissant, il se redressa d'un mouvement vif, colla ses épaules au dossier du fauteuil, en posant ses deux longues mains bien à plat sur son bureau. Mais c'est vous l'homme de l'art. Je compte sur vous. Il se leva de son siège et en contournant le bureau. Je vous signale au passage que je suis tenu d'informer en haut lieu de la suite de cette affaire. J'ai peut-être fait une bêtise en confiant mes inquiétudes à ces amis politiques du pouvoir. Mais bon, ils s'étaient mêlés de la grève avec des déclarations à la presse qui n'ont fait qu'envenimer les choses...

Bref ! ... Pour la suite, je vous demande de me consulter avant de prendre toute initiative. »

Olivier Carvallo écoutait Jaime Harpagon-Mammon, depuis vingt bonnes minutes, tantôt opinant du chef pour afficher sa déférence, tantôt prenant un air affûté pour marquer sa compétence. Installé de toute sa masse, cent quinze kilos répartis en largeur et rondeur, telle une mémoire de forme inversée, dans un fauteuil d'assise stratégiquement plus basse que celle du président, le détective privé recevait, ce 27 mars, sa feuille de route. Le patron, principal actionnaire de la S.A.S. Keyvalor, un groupe d'entreprises coté en bourse qui comptait parmi les fleurons de l'industrie française, la lui confiait en personne.

— C'est clair Jaime » répondit Carvallo d'une voix fluette dont la délicatesse contrastait avec sa corpulence imposante, mais en aucun cas avec le chic et soin particulier de son costume taillé sur mesure chez Arnys.

Il avait appuyé son approbation d'un sourire qui se voulait rassurant suivi d'un soulèvement de sourcils laissant à découvert deux yeux gris-bleu délavé empreints de quelque inquiétude. Cependant, cela le rassurait de pouvoir appeler le président par son prénom. Il avait obtenu ce privilège quelques années plus tôt grâce à la conjonction de circonstances favorables. D'une part la mode américaine du vouvoiement avec l'utilisation du prénom avait changé les rapports au sein du grand groupe familial Harpagon-Mammon. Il avait été ainsi entendu que s'appeler par le prénom tout en maintenant le vouvoiement modernisait les relations dans la vieille entreprise française. Cela permettait en façade d'adoucir sommations hiérarchiques et coups tordus entre cadres. D'autre part, Carvallo avait donné une conférence sur la protection du secret industriel lors d'un salon professionnel. Le président Harpagon-Mammon était venu le féliciter en personne à l'issue de cette présentation.

Carvallo cultivait cet art de doser la déférence sans apparaître impressionné par les questions de statuts ou de hiérarchie. De taille moyenne avec son mètre soixante-seize, un poids variant de cent cinq à cent quinze kilos selon la saison. Le visage large, lisse et rouge comme un curé de campagne. Des joues joyeusement arrondies qui s'accordaient parfaitement avec sa bouche gourmande et son triple menton. Débonnaire et d'une élégance vestimentaire irréprochable, en dépit de mensurations totalement à l'opposé des normes de la haute

couture, il savait jouer de sa masse imposante. Il ne dédaignait pas se caricaturer lui-même avec des cigares qu'on aurait sans problème utilisé pour remplacer des barreaux de chaise défaillants.

Les deux hommes avaient sympathisé malgré leurs classes hiérarchiques très différentes. Lorsque l'un passait ses week-ends avec le président de la république ou les « Number one » du CAC 40, l'autre fréquentait ses beaux-frères modestes, artisan, professeur sans prestige, artiste en déshérence ou postier. Mais ce fut lors d'une réception mondaine qu'un rapprochement inattendu se produisit. Un de ces babillages où tous les convives têtent une coupe de champagne d'une main, et s'empiffrent un petit four grâce à l'autre. Une de ces soirées conviviales clôturant une succession interminable de discours brillants et trébuchants, où les postures mimondaines mibadines semblent contaminer hommes et femmes comme un seul homme. L'expression "comme un seul homme" tendant à démontrer au passage que la mémoire inconsciente collective a retenu le genre masculin comme plus sensible au syndrome du mouton de Panurge. Bref, ce fut lors d'un de ces moments, où chacun dodeline plus ou moins élégamment de la tête et du popotin, que Carvallo avait fait preuve d'audace. Il entreprit de faire état de sa culture (mibadine mimondaine) en partageant l'étymologie du prénom du président « *Le prénom Jaime vient de l'hébreu ya'aqob, "que Dieu favorise". Fils d'Isaac et de Rebecca, Jacob dut fuir le courroux d'Ésaü, son frère, assez niais* — ricanement feutré de Carvallo — *pour lui avoir cédé son droit d'aînesse contre un plat de lentilles ; et Jacob s'en alla en Mésopotamie, où il eut deux femmes, Léa et Rachel.* » Avait fièrement proféré Carvallo, ignorant le prénom de l'épouse Harpagon-Mammon. Le président avait semblé interloqué. Olivier Carvallo avait interprété cet étonnement comme de l'épatement. Sans rien laisser apparaître, Monsieur Harpagon-Mammon lui avait très vite répliqué « Oh, mais appelez-moi Jaime désormais » puis ajouté d'un ton guilleret très rare chez lui « Tous mes partenaires américains m'appellent Jaime ! Même beaucoup d'autres, vous savez. Il n'y a que les Russes qui continuent de me donner du « Monsieur le Prrrésident Harrrrpagone Mamone »

Olivier Carvallo était convaincu que le président ne relierait pas sa culture à Wikipedia, car ce dernier considérerait les ordinateurs comme Ben-Hur aurait regardé une Ferrari à l'époque des courses de chars. Il observait les progrès technologiques avec admiration. Ni jaloux ni

complexé, certain que sa supériorité n'était liée qu'à son art de conduire un char. Admiré de tous, il en était sûr. Cela lui suffisait. À l'instar de Ben-Hur, Harpagon-Mammon snobait donc les ordinateurs et dictait le plus souvent ses mails à sa fidèle secrétaire de direction à qui il devait beaucoup, tant elle était dévouée et compétente. De mauvaises langues ajoutaient même que sans elle, le groupe industriel aurait périclité depuis bien longtemps, et qu'elle n'était ni plus ni moins que le disque de sauvegarde additionné d'un logiciel d'une intelligence humaine inégalable pour organiser les données.

Le président, JHM, comme il était coutume de l'appeler, ne jouissait pas de la réputation d'un homme particulièrement drôle. Polytechnique X Mines, comme le destinaient ses origines familiales de la haute bourgeoisie industrielle. Décoré de la Légion d'honneur, comme tous les hommes bénéficiant de la puissance de l'argent et d'une suffisante notoriété dans les milieux d'affaires, par son ami Président de la République Dorzsolt. Au conseil d'administration de plusieurs entreprises du CAC 40 comme le lui permettait son rang dans le cercle fermé des grands patrons. À soixante-douze ans, il avait bien sûr dépassé l'âge légal de la retraite, mais il estimait que son fils de trente-trois ans ne présentait pas encore les garanties de maturité pour lui succéder à la présidence. Le rejeton avait eu du mal à obtenir son baccalauréat. Il avait fallu intervenir en réseau pour réussir à le faire entrer à l'École de commerce de Paris. Du reste, lorsque le directeur de l'école avait reçu l'appel de Monsieur le Président Harpagon-Mammon, annoncé par son assistante, rouge d'émotion et d'honneur le directeur de l'ESC en oublia qu'il n'était qu'au téléphone et avait pris le temps de se recoiffer avant de décrocher. Finalement, le fils avait réussi ses études au gré de complaisances. Cancre écolier, médiocre étudiant, il avait fini par étoffer son statut professionnel. Après quelques stages, suivis de ses premiers emplois dans les staffs de grandes entreprises amies, il avait pris goût aux affaires. Il avait réussi à acquérir les compétences de n'importe quel cadre qui aurait eu l'opportunité de suivre ce type de parcours avantageux dès la sortie de ses études. Au demeurant, le père consultait malgré tout ce fils comme son futur héritier et ainsi transmettre rituels, us et coutumes du haut pouvoir. Il se gardait cependant bien de le présenter comme tel ou trop le mettre en valeur face à ses interlocuteurs. En revanche, Rachel Harpagon-Mammon, la mère du rejeton et épouse du président, ne tarissait pas d'éloges pour

vanter sa progéniture auprès de toutes ses copines, journalistes le plus souvent, qui prenaient le thé régulièrement à son domicile ou dans les salons feutrés de prestigieux hôtels parisiens.

Bel homme, haut de un mètre quatre-vingt-cinq JHM comme on l'appelait dans les cercles des pouvoirs politiques et économiques, éternel aduste grâce à son jet privé. Non pas que le jet fut équipé de sarcophage à dorer, mais il lui permettait de se déplacer facilement et périodiquement en direction d'hôtels ou de ses villas assez nombreuses pour défier les caprices de la météo et de bénéficier ainsi du soleil, pins parasols, effluves du Lubéron l'été, ou reflets tannants sur les neiges des stations de ski les plus courchevelesques l'hiver. Son apparence n'était d'ailleurs pas sans rappeler les clichés de l'aviateur long-courrier avec sa mine de séducteur à l'air intelligent. Son teint hâlé seyait merveilleusement avec les banquettes beiges des hôtels de luxe, et sa seule présence braquait les regards en sa direction comme des projecteurs montés sur rotules pilotés par des ordinateurs enthousiastes. Sa maîtresse, Léa, qui n'était autorisée à l'accompagner que dans les hôtels hors frontière dans des lieux exotiques dignes des chaleurs de Mésopotamie, frisait l'orgasme à la simple vue de ces regards braqués sur eux. L'extase atteignait son apogée lorsque des messes basses susurrées par des bouches en wââ-peuchèreu, surmontées d'yeux lourdement maquillés exprimaient l'envie à outrance.

Âgée de 33 ans Léa Lacq-Agol s'agitait du pouce en permanence sur Facebook afin de nourrir son principal ingrédient du bonheur : faire envie à ses camarades. Bien sûr qu'elle ne publiait aucune photo de JHM, mais ne se privait pas de se montrer dans toutes les tenues et positions devant un hôtel de luxe ou un yacht amarré. À son avantage, un joli minois, un corps de rêve mis en valeur par des vêtements de grandes marques, et une simplicité mentale qui lui épargnait tout sentiment du ridicule. Autre atout digne des plus réputés agents secrets, bien qu'elle fût aux antipodes de tout esprit d'espionnage hormis l'espionnite rose bonbon, il était impossible de lui attribuer une couleur de cheveux, puisqu'elle passait du blond cendré, au noir corbeau, ou à l'orange carotte, en moins de temps qu'une mise à jour automatique de smartphone opérée à l'insu de notre plein gré. Bien sûr ses amies se réjouissaient pour elle en lui envoyant à foison des messages d'amour sucrés. C'était le principe : faire envie et récolter un maximum de « like » constituaient sa ligne de vie — que du bonheur en paillettes !

Parfois — puisque les puissants se tiennent par la barbichette et que le premier qui dénoncerait un écart de l'autre se verrait attirer sur lui foudre et tapette de Jupiter au centuple — elle avait "le droit" et la chance de côtoyer des personnages publics et influents. Tout au moins leurs dames. Elle ne se cachait pas d'être ainsi l'égérie de l'épouse du président Dorzsolt : Clara, avec qui elle échangeait des confidences. Issue d'une dynastie noble italienne ainsi que de lignée prussienne dans des temps plus lointains, la princesse Clara Kruch-Della-Tartignola, connaissait tout des clabaudages touchant les puissants d'Europe et du monde. Ayant fréquenté, grâce à son mari et sa famille, tous les personnages les plus influents de la planète, elle adorait livrer des secrets d'histoire et distillait savamment tous ces petits usages du pouvoir peu connus du commun des mortels. Léa se pâmait de plaisir d'enrichir conséquemment sa culture et savait aussi abonder dans le sens de la princesse Kruch-Della-Tartignola lorsque cette dernière se positionnait, s'étalait ou se ramassait sur des pensées philosophiques qu'elles seules pouvaient comprendre pour les avoir vécues. Ainsi la princesse Clara assurait que le pouvoir et l'argent des hommes constituaient un cocktail aphrodisiaque puissant pour les femmes. Léa se faisait une joie de confirmer, expliquant combien elle se sentait totalement électrisée lorsqu'elle chevauchait JHM qu'elle comparait à un pur sang d'une virilité telle qu'à côté l'obélisque de la Concorde eût passé pour une flexible petite saucisse de Strasbourg. Clara gloussait ou se pliait de rire en écoutant Léa dont elle vantait le langage incroyablement ésotérique tant elle s'avérait inventive sur la syntaxe, la grammaire et le vocabulaire français.

Juillet 2009

Montagne Belledonne, Grenoble, France

Henri

Henri tournait en rond comme un chamois en cage. Son ami Lulu ne l'avait pas rappelé. Sans doute quelque part en congé sur une montagne, ou en séjour humanitaire comme il le faisait régulièrement. À force de tourner en cercles concentriques s'élargissant de manière désordonnée, il finit sa déambulation face au garage. Le vieux portail de bois ouvert se tenait fièrement au garde à vous, droit comme un général à la retraite souffrant d'un lumbago définitif, en position de révérence pour laisser sortir la vieille Lada Niva 4x4 dont la calandre, à grand renfort de déformations, exprimait un sourire goguenard affaîssé sur le côté droit. Henri lui répondit d'un hochement de tête.

— Eh oui, je me pose des questions songea-t-il. Soit le Milo que j'ai rencontré hier est en réalité son frère jumeau dont j'ignorais l'existence. Soit Milo a pris un sérieux coup sur la tête. Soit il a feint de ne pas me reconnaître, mais pourquoi ?

Certes, ils ne s'étaient pas revus depuis une bonne quinzaine d'années. Mais ils avaient fait ensemble quelques treks au Népal, et aussi quelques grimpettes dans l'Oisans. Grimpeur avéré, Henri comptait bon nombre des sommets de plus de 7 000 mètres et quelques 8 000 à son palmarès. Il avait même eu l'honneur de faire la une de Paris Match. Auteur de plusieurs livres, sujet de nombreux articles, films, documentaires tant sur le Népal que sur la montagne, il faisait partie des sommités mondiales de l'alpinisme ne lui en déplaise. Cependant, Milo n'avait jamais pu trouver l'opportunité d'une expédition avec Henri. Trop jeune à l'époque, donc pas assez expérimenté. Et sa position professionnelle ne lui aurait pas permis de se libérer, de toute façon. Cependant ils avaient eu de longues et profondes discussions sur des tas de sujets. Il n'était pas possible que Milo balaie d'un trait une bonne dizaine d'années. Il ne restait que l'hypothèse d'un jumeau sorti de nulle part. Peu probable. La possibilité d'une altération mentale constituait donc la seule piste qui se tenait.

Délaissant derrière lui le vieux général portail et sa vieille protégée, il se demandait surtout quoi faire. S'il était légitime pour intervenir. Milo

lui avait laissé ses coordonnées, sans réticence, comme à un nouvel ami qu'on aura plaisir à revoir. Mais il n'avait manifesté aucun besoin de soutien ni tourment de solitude. Henri connaissait trop bien cette frontière ténue entre l'utile générosité et cet étrange besoin d'aider. De bonnes intentions ombragées par l'égoïsme ainsi qu'un trop fort désir d'être admiré ou aimé. Combien de fois au Népal avait-il observé ces belles Occidentales en mal d'humanitaire se fourvoyer à grand renfort de dollars. Cocktail de maladresse, d'égotisme et de méconnaissance du ressenti profond des populations locales. Il savait qu'il n'était pas nécessaire d'aller dans les pays en sous-développement pour constater ces comportements intrusifs qui prétendaient quasiment ressentir à la place de l'autre. Bien sûr que l'aide peut se revêtir d'actes et nobles intentions. Mais avant d'agir, il faut être sûr, pensait-il.

Henri se donnait volontiers des airs d'homme bourru. Sa carrure sportive et son teint buriné par le soleil pouvaient aussi le laisser croire. Sous cette façade se cachait un tout autre personnage. Un parler volontairement potache, bravache, alors qu'il affectionnait, avec un plaisir discipliné, manier et toujours découvrir encore les richesses de la langue de Molière. Il en résultait des écrits qui oscillaient entre la grossièreté scatologique et le raffinement gourmet du vocabulaire choisi tant pour son sens que son intégration musicale dans une phrase. Il aimait alors citer à la manière des professeurs du XXe siècle, ces vers de grands poètes. Ses yeux s'écarquillaient comme pour capter la lumière et ainsi faire scintiller un peu plus ces pépites. Sa bouche s'élargissait comme pour mieux savourer le goût exquis des mots et faire saliver aussi bien ses babines que celles de ses auditeurs. Citation dite, son visage se fermait brusquement, pour reprendre très rapidement un masque de fanfaron, cancre inculte qui s'excusait d'avoir été brillant un instant. D'évidence, sa pudeur s'exprimait par une sorte d'autodérision, un masque de personnage rugueux pour camoufler une personnalité extrêmement fine et cultivée, comme si le sportif s'accommodait mal d'une apparence intellectuelle.

Henri réfléchissait sans cesse à la délicate mission qu'il était tenté d'entreprendre. S'occuper du sort de quelqu'un qui semblait éloigné de lui-même, était-ce de la bienveillance ou de l'intrusion ? Et si Milo avait fait ce choix de se retirer du monde, de cette manière ?

À force de déambuler, il retomba nez à nez avec la Lada Niva goguenarde et se prit à raisonner tout haut.

— Arrêtons de ratiociner, il faut toujours laisser les faits s’faire hein la vieille ?! ricana-t-il en reluquant l’arrière délabré de sa vieille caisse.

Il attendrait donc au moins l’appel de Lulu. Ensuite il passerait rendre visite à Milo et là, il userait au mieux de sagacité se gardant de toute immixtion dans sa vie au moindre signe improbatif.

SECONDE PARTIE

5

Mai

Charnècles, région de Grenoble. France

Torapa

— Torapa ! Marguerite arrivait d'un pas pressé, bigoudis sur la tête, parsemés avec plus d'anarchie que moins, une main dans la poche de sa blouse fleurie de motifs dans les tons mauves clairs et foncés, l'autre main gesticulant en direction du ciel.

Torapa, je te dérange pas ? Ma machine à laver est en train de me lâcher, elle s'est mise à brouter, pis à ruer comme le taureau du père Francis et pis après une dernière secousse o l'a fait clac ! et pis plus rien !

Rengainant son téléphone, brune, les cheveux courts, visage et corps juvéniles, un mètre soixante cinq, toute de cuir vêtue, la jeune fille se tenait près d'une MV Agusta F4 qui tournait au ralenti. Son épi au-dessus du front érigeait quelques mèches droites, les unes en direction du ciel, les autres pointant en avant comme des défenses. Et à y regarder de plus près, de nombreux épis dressaient une véritable levée de piques de cheveux noirs inégalement réparties sur sa tête.

— Marguerite. Là je fais chauffer la bécane et je dois partir. Je reviens ce soir et je te promets de jeter un œil pour arranger ça.

— Ah, ça fait longtemps que t'avais pas sorti la blanche et rouge ! Oh et pis tu me feras penser. Le jeu de belote que tu m'avais installé sur l'ordi. Je n'arrive plus à le raccorder à internet.

— Le regard dur de la brunette marqué d'une légère ride verticale juste au milieu du front dégageait néanmoins un charme très féminin, sans doute apporté par ses yeux jaunes en amande et les traits fins de son visage. Les sourcils très noirs, bien que peu épais lui donnaient un air plutôt sérieux si ce n'était sévère. Ses pommettes saillantes semblaient vouloir affronter l'adversité avec calme et un rien de défi.